

as pour cela un motif certainement, un motif grave.

—Oui.

—Ce motif, fais-le moi connaître.

—Non. Je te le répète. Il m'est impossible de rien te dire.

—Et moi j'exige que tu parles, que tu m'apprennes la vérité. C'est mon droit, n'est-ce pas? Il s'agit de mon bonheur, de mon avenir, de toutes mes espérances ici-bas. En te taisant tu laisses le champ libre devant moi aux pires suppositions. Je veux connaître la raison d'un changement dans tes idées pour moi inexplicable.

—Il y a vingt-quatre heures, as-tu déclaré, tu ne savais pas... ce que tu sais à présent.

—Qu'as-tu appris

—Dis-le moi.

—Si terrible que soit le coup que tu dois me porter, frappe sans crainte, sans hésitation.

—A l'ignorance dans laquelle tu prétends me tenir n'importe quoi est préférable. Nulle souffrance ne peut être plus forte que celle endurée par moi en ce moment.

—Sors enfin du silence que tu gardes obstinément. Il m'affole. Il me fait entrevoir des choses effrayantes, des choses qui sont fausses, j'en jurerais Dieu. Je me fais peur à moi-même. Il me vient des pensées que je ne devrais pas avoir. De mes lèvres s'échappent malgré moi des paroles que je ne devrais pas prononcer. Il faut me pardonner de m'être exprimé avec emportement, avec dureté même. L'on n'est pas toujours maître de soi-même. Tu sais bien que je t'aime, que je te respecte infiniment. Par pitié père, parle. Apprends-moi la vérité quelque cruelle qu'elle puisse être.

—Non, c'est impossible... Je ne le puis pas... Je ne le puis pas.

—Ah! cette réponse, toujours la même,

tu ne sens donc pas la douleur, l'irritation qu'elle fait naître en moi? Crois-tu que je puisse m'en contenter? Crois-tu qu'il suffit de déclarer, comme tu viens de le faire: *Tu ne peux pas épouser mademoiselle Agnès Stanley*, pour que je m'incline devant ta volonté sans protester, sans exiger une explication que tu me refuses et que je saurai bien t'obliger à me fournir? Car, que tu le veuilles ou non, il faudra que tu répondes enfin aux questions que je vais te poser.

—Je ne peux pas me marier avec Agnès.

—Pourquoi?

—Hier encore tu disais en parlant d'elle: elle est digne de toi, Maurice; je serai heureux de l'appeler ma fille. Pour quelle raison aujourd'hui penses-tu différemment? Quelle révélation t'a donc été faite? La calomnie, je le sais par expérience, n'épargne personne. L'innocence, la pureté même ne trouvent pas grâce devant elle. S'est-elle attaquée à Agnès? As-tu recueilli, sur le compte de celle à qui je veux donner mon nom, des bruits défavorables? Quelle faute, quel crime a-t-elle commis?

—Maurice!

—Eh bien! cette fois, répondras-tu? Vois à quel interrogatoire odieux tu me forces. Chaque mot prononcé par moi est un outrage pour celle que j'aime, que je vénère comme le croyant aime et vénère Dieu. Et c'est toi, père, qui me pousses à cette hérésie, à ce sacrilège. Cela est infâme, infâme.

—Tais-toi, malheureux!

—Non. Je te l'ai déclaré. Il faut que je sache. Je veux savoir.

—Tais-toi, tais-toi, te dis-je... C'est épouvantable de parler de la sorte... J'ai pris sur mademoiselle Stanley les renseignements les plus minutieux... Le bien que je pensais d'elle, je le pense aujourd'hui encore... Un père pour son fils ne